

PETITE BIBLIOTHÈQUE N° 89

(SUPPLÉMENT À LA « LETTRE DES AMIS » N° 150)

PETITE HISTOIRE DE LA DENTELLE

suivie de l'évocation

DU PASSÉ DENTELLIER DE TOULOUSE

Association
Les amis des archives
de la Haute-Garonne



11, bd Griffoul-Dorval 31400 TOULOUSE
Tél. 61 52 41 64

Par
Jeanne Yvonne AUBAUD
et
Geneviève MOULIN

On distingue deux genres principaux de dentelle à la main :
la *DENTELLE A L'AIGUILLE* et la *DENTELLE AUX FUSEAUX*.

LA DENTELLE A L'AIGUILLE est issue de la Broderie.

La broderie a toujours existé, de plus en plus légère et ajourée. A Venise, dans les palais, vers la fin du XV^{ème} début XVI^{ème} siècle, les Dames (le Donne) enlevaient tellement de fils du tissu qu'elles brodaient qu'il ne restait qu'un bâti servant de base pour lancer l'aiguille d'un bord à l'autre, en formant des motifs. On appela ce travail "reticella". Bientôt, on se dit que, plutôt que de retirer presque tous les fils d'un tissu, il vaudrait mieux installer seulement quelques fils sur un support et broder à partir de ces fils que l'on pourrait enlever par la suite. La dentelle était née. Le Point de Venise devait rapidement conquérir toute l'Europe.

LA DENTELLE AUX FUSEAUX est issue de la Passementerie.

Depuis le Moyen-Age, les passementiers (un métier d'hommes) fabriquaient des rubans de soie mêlés de fil d'or et d'argent, à l'aide de bobines sur lesquelles le fil était enroulé (les fuseaux). Depuis longtemps, on savait tresser les fils pour border les cols de chemises et les poignets. Voyant déferler sur le marché les dentelles de Venise, ils surent immédiatement les imiter en tressant leurs bobines de fil. On appela ce travail "*Le Passement*". La dentelle à l'aiguille était faite en lin, le passement fut aussi exécuté en lin. On fit pourtant d'énormes quantités de dentelle d'or ou d'argent. Le Passement fut confié aux femmes et c'est ainsi qu'il devint un métier de femmes. Il en fut de même pour la dentelle à l'aiguille.

L'Empereur Charles-Quint, voyant là un moyen d'aider les femmes à gagner leur vie, ordonna que le Passement (qui prit bientôt lui aussi le nom de Dentelle) soit pratiqué dans tous les couvents de son Empire et enseigné aux filles. La *Flandre* et l'*Espagne* revendiquent l'ancienneté dans la pratique de la dentelle aux fuseaux. L'invention de l'imprimerie favorisa grandement la diffusion des modèles et au XVI^{ème} siècle la dentelle se répandit dans toute l'Europe.

En *France* la dentelle de Venise fit son apparition avec l'arrivée de Catherine de Médicis. Son époux, Henri II, fut le premier roi de France à porter de la dentelle. Ce fut, dès lors, une frénésie d'achats. Les Points de Venise, les passements de Gênes, de Milan et de Flandres valaient extrêmement cher - le prix des diamants dit-on -. La noblesse française commença à se ruiner pour acheter des dentelles. En ces temps où le costume était l'expression du niveau social, où l'on ne pensait qu'à "paraître", on n'hésitait pas à vendre terres et moulins pour briller à la cour. Tous les rois qui se sont succédés ont publié des Edits somptuaires destinés soit à interdire, soit à réglementer le port des dentelles. Louis XIII et Richelieu en firent paraître de très sévères. Tous restèrent sans effet.

Bien sûr, on se mit aussitôt à faire de la dentelle en France, mais elle était (à tort semble-t-il) jugée médiocre. L'or fuyait hors du royaume. Sous Louis XIV, avec le faste de

la cour de Versailles, on atteignit la folie. C'est alors que **Colbert**, soucieux de redresser les finances, de développer toutes sortes d'industries en France, créa des *manufactures royales* dans toutes les villes où l'on faisait déjà de la dentelle. Il fit venir des dentellières de Venise et aussi des Flandres pour enseigner aux françaises à faire de la belle dentelle. Ce fut une révolution parmi les dentellières (surtout à Alençon) qui prétendaient faire aussi bien que les italiennes. Les vénitiennes restèrent peu de temps, de même que les flamandes. Les manufactures durèrent dix ans et ce fut suffisant pour que les dentellières françaises atteignent le plus haut niveau de technique et que les peintres du roi dessinent de nouveaux modèles, donnant à la dentelle française un style particulier. C'est ainsi que *le Point de France* devint la plus belle et la plus riche de toutes les dentelles.

Le Point de France se faisait à l'aiguille. Par contre, la dentelle aux fuseaux continua à être importée en masse jusqu'au XVIIIème siècle.

A la cour de Louis XIV on portait : l'hiver du *Point de France* (dentelle à l'aiguille) et l'été du *Point d'Angleterre* (dentelle aux fuseaux qui était en réalité fabriquée à Bruxelles), du *Flandre*, du *Milan* et du *Malines*.

Les dentelles à l'aiguille sont raides et lourdes, on les porte à plat sur le vêtement.

Les dentelles aux fuseaux sont légères, vaporeuses. On peut les froncer.

Les centres les plus importants de dentelle à l'aiguille étaient *Alençon* et *Sedan*. Le *Point d'Alençon* existe toujours. Le *Point de Sedan* s'est éteint à la Révolution.

Au XVIIIème siècle les lourdes dentelles à l'aiguille sont démodées. Ce sont les dentelles aux fuseaux qui deviennent prédominantes. Les *Malines*, *Valenciennes* (dites éternelles, les plus chères), *Flandre*, *Bruxelles*, ou *Binche* sont les plus recherchées.

Sous Louis XV, la mode est aux dentelles froncées. On en met partout. Ce sont maintenant les dentelles à l'aiguille (*Alençon*, *Argentan*, *Sedan*) qui imitent les dentelles aux fuseaux en devenant plus fines et plus légères. A cette époque, la dentelle, tant à l'aiguille qu'aux fuseaux, atteint son apogée, tant pour les quantités fabriquées que pour ses qualités de délicatesse du tracé, perfection des points, finesse du fil. On en porte à profusion jusqu'à la mort de Madame de Pompadour.

Sous Louis XVI, sous l'influence de Rousseau et des romantiques allemands, la dentelle devient plus simple et encore plus légère. On voit apparaître une dentelle de soie : *La Blonde* (dentelle aux fuseaux en soie crème ou noire), ainsi que la *dentelle de Chantilly*.

Après la Révolution, qui bannit les dentelles, **Napoléon 1^{er}** la rend de nouveau obligatoire à la cour. Mais la dentelle à la main va bientôt devoir lutter contre la dentelle à la mécanique.

Le tulle mécanique est inventé en Angleterre vers 1809. A partir de 1830-40, la dentelle mécanique envahit le marché. Infiniment moins chère que la dentelle à la main, elle plaît à une clientèle de bourgeois enrichis. Les imitations sont tellement bien faites que l'on s'y trompe.

Pour lutter contre la mécanique, on invente *la dentelle d'application*. On ne fait aux fuseaux, ou à l'aiguille, que les motifs floraux et on les coud sur du tulle mécanique ; prestige de la dentelle à la main, mais coût nettement moins élevé. La mode romantique en fera une immense consommation.

La chantilly crème ou noire a été fabriquée d'abord à Chantilly, puis abandonnée. A partir de 1840, elle est reprise en Normandie et en Belgique. Les *Chantilly de Bayeux*, le plus souvent noires, couvriront les crinolines d'immenses volants, de châles, d'écharpes, aux décors somptueux. En 1870, la mode change, plus de crinolines, plus de châles ni de grandes écharpes. La dentelle Chantilly à la main disparaît, trop bien imitée par la mécanique.

La Blonde devient la spécialité de Caen. Elle continue à être fabriquée en grande quantité, de même que la dentelle *Duchesse de Bruxelles*. Bruges se spécialise dans une dentelle imitée de la Duchesse de Bruxelles, mais moins fine. On l'appelle *Duchesse de Bruges*. Puis, est inventé *le Fleuri de Bruges*.

Le XIXème siècle est aussi la grande époque de la *dentelle du Puy*. Ses fabricants améliorent grandement le niveau des dentellières et leur font faire tout ce qui se vend, *Malines, Valenciennes, Blonde, Chantilly*, moins fines mais aussi moins chères que les dentelles de Normandie. Ils développent aussi la très populaire *dentelle Cluny et les guipures*.

Les dentelles à l'aiguille (*Alençon, Argentan*) sont encore beaucoup portées. Une nouvelle dentelle à l'aiguille apparaît. C'est le *Point de Gaze*, spécialité de Bruxelles. L'Italie relance le *Point de Venise* qui reproduit exactement les motifs et le style des "Venise" du XVIIème siècle.

La dentelle à la main (aiguille et fuseaux) continue à vivre jusqu'en 1914. "La Grande Guerre" marque sa fin, que l'on croit définitive. Quelques tentatives vers 1930 de relance de la fabrication, échouent.

Il faut attendre les années 1960-70 avec développement de la *société de loisirs*, la conservation du patrimoine, la recherche des vraies valeurs, pour que la dentelle à la main renaisse. Des femmes passionnées retrouvent les points oubliés (souvent en défaisant les vieilles dentelles). On crée de nouveau des écoles, on forme des dentellières amateurs et professionnelles, on dessine des modèles adaptés à notre époque.

Deux *Ateliers Nationaux* sont créés à *Alençon* et au *Puy-en-Velay*. De nos jours, la dentelle est redevenue un art décoratif à part entière. Les œuvres d'avant-garde des maîtres-dentelliers-créateurs font le tour du monde, d'exposition en exposition. Enfin, la Haute-Couture (Balmain, Gaultier) fait de nouveau travailler les meilleures spécialistes pour de somptueuses robes garnies de dentelle à la main.

La dentelle à la main est prête à aborder le XXIème siècle.

Jeanne-Yvonne AUBAUD
Présidente de l'Association
des Dentellières du Sud-Ouest.

*** QUELQUES RENSEIGNEMENTS CONCERNANT L'ASSOCIATION "LES DENTELLIÈRES DU SUD-OUEST"**

Avec 93 adhérents en 1997, nous rassemblons des dentellières et dentelliers aux fuseaux, groupés dans divers ateliers à Toulouse et ses environs, ou indépendants, domiciliés dans la région du Sud-Ouest et aussi dans toute la France.

Nos activités principales sont l'enseignement et la pratique de la dentelle aux fuseaux, ainsi que la préservation du patrimoine dentellier, la diffusion de la culture et l'information concernant la dentelle main. Nous nous plaçons dans le cadre d'une activité à la fois culturelle et manuelle.

L'exposition que nous avons montée à l'Espace Bonnefoy, du 6 au 21 novembre 1997, a permis au public toulousain d'admirer plus de 200 dentelles de tous pays et de toutes époques, du 17ème au 20ème siècle, toutes exceptionnelles pour leurs qualités d'exécution, de finesse, de dessin.

Les créations contemporaines de maîtres-dentelliers-créateurs français n'ont laissé personne indifférent.

LA DENTELLE DU PAYS TOULOUSAIN

Au cours de cette exposition, nous avons présenté les premiers essais de "Dentelle du pays Toulousain". Il s'agit d'une dentelle inédite et originale, dont les modèles sont dessinés et réalisés par les dentellières de notre association. Les motifs sont inspirés de tout ce qui fait la particularité de Toulouse et de l'Occitanie en général, ou peuvent être des créations libres.

Cette dentelle est réalisée en soie des Cévennes (matériau occitan) teinte au pastel ou à la garance qui donne à la soie un superbe ton de brique rose. Nous cherchons du rouge kermès afin de pouvoir travailler sur le thème des capitouls. Nous présentons une dentelle bleu pastel, inspirée des antéfixes de terre cuite mis à la mode au début du XIXème siècle par Virebent, et des variations sur la croix Occitane. Les projets immédiats se portent sur les thèmes des Jeux Floraux, le pastel, les pigeonniers, le Canal du Midi etc...

Adresse de l'"Association des dentellières du Sud-Ouest"
570, chemin de Couloume
31600 SEYSSES

LE PASSÉ DENTELLIER DE TOULOUSE

(Texte de la conférence donnée par notre amie **Geneviève Moulin** le 9 novembre 1997 à l'intention des dentellières rassemblées à l'Espace Bonnefoy à Toulouse à l'occasion de l'Exposition "Dentelles d'hier et d'aujourd'hui")

En 1907, dans un livre d'économie sociale *Ouvrières à l'aiguille à Toulouse*, Monsieur Espinasse, avocat à la Cour d'Appel, écrit : "*Il n'y a pas à Toulouse de Fabrication de dentelles, si ce n'est de la dentelle du Puy faite avec des navettes*".

Pour marquer le 10ème anniversaire de leur Association, les Dentellières du Sud-Ouest, ont voulu en savoir plus sur le passé dentellier de Toulouse. Nous avons constitué un petit groupe de recherches et nous avons rassemblé assez de traces, de documents, de contrats, d'articles pour affirmer qu'il y a eu à Toulouse dès le XVIIème siècle des projets de manufactures de dentelles, des ateliers, des ouvriers, où des jeunes filles ont appris et exercé l'art de la dentelle sous la direction de personnes venant de l'extérieur.

Je vais vous parler :

- de l'hôpital Saint-Joseph de la Grave
- de l'atelier-ouvroir de la Sainte-Famille des Minimes
- des grands magasins qui ont vendu et fait fabriquer de la dentelle
- et aussi d'un tout premier atelier, dont je viens d'apprendre l'existence.

Toulouse, en ce XVIIème siècle, après l'enrichissement du siècle d'or du Pastel, a vécu des heures douloureuses et difficiles : guerres, pestes, famine, comme un peu partout en France. Il y a cependant des chantiers importants : le Pont Neuf sur la Garonne est terminé, le Canal Royal du Midi, inauguré en 1681 ; les marchands créent des Manufactures pour relancer l'activité et donner du travail aux nombreux ouvriers :

- Manufacture de tissus de velours, satins, damas de Luquois Salvini
- Manufacture de Pierre de Lancefoc dans l'île de Tounis qui fabrique : grisettes, mignonnettes, ferrandines, tissus bon marché qui s'exportent bien
- Tissage et Filature de coton à l'Hospice Saint-Joseph de la Grave
- Manufacture des Tabacs (1663)
- Manufacture des Poudres (1667).

Rien d'étonnant qu'en ce jour de décembre 1679, les Capitouls soient attentifs à la proposition de Monsieur de Viala, avocat et Capitoul ; il demande (je cite) : "*qu'on traite de faire une manufacture en cette ville pour toute sorte de points de France...*". Madame de Vézian, fondatrice de la Maison des Orphelines en 1621, "*a convenu avec une femme étrangère de lui fournir un logement et 40 filles pour travailler sous sa direction pendant cinq ans et leur enseigner le métier*".

Les Capitouls y voient une belle occasion de profit pour la ville, pour le public, pour le maintien des jeunes filles à Toulouse et pour satisfaire aux ordres du Roy. Depuis 1665, Colbert a imposé "le Point de France", fermé les frontières, et multiplié les manufactures de dentelles en France.

Il fut donc accordé une somme de trois cents livres aux Orphelines pour les achats nécessaires à leur projet.

Je n'ai pu vérifier l'emploi de cette subvention, ni l'achat de matériel, ni la vente de dentelles ; les registres de comptes de cette époque ont disparu. Ceux conservés aux Archives départementales de la Haute-Garonne vont de 1710 à 1860, mais avec de longues interruptions ; cependant dans l'*Annuaire de Toulouse* de 1843, repris par Madame Germaine Bourgade, dans son livre *L'éducation féminine à Toulouse* il est dit : "... elles s'initient à une industrie dirigée vers un but d'utilité qui peut les mettre à même d'avoir un état lorsqu'elles ont atteint l'âge de 21 ans fixé pour leur sortie."

Pour moi, il s'agit bien de la dentelle.

Les familles de parlementaires ont sans doute fait à la fois les commandes et les achats. Est-ce Anne d'Autriche qui a accordé "la Maîtrise" nécessaire, comme on me l'a affirmé ? d'où venait la femme étrangère ? malgré des recherches faites à Alençon je n'ai pu le déterminer.

Il y aurait eu des commandes royales jusqu'à la Révolution. Marie-Antoinette aurait apprécié "le Point de Toulouse" pour sa légèreté et sa blancheur. Je n'ai pour preuve qu'une conversation avec un historien qui veut rester dans l'ombre...

En 1793, les orphelines sont transférées à l'Hospice de La Grave et privées de leurs ressources.

Les religieuses sont chassées, mais deux femmes de la maison ont prêté le serment demandé, pour les accompagner je suppose ?

Après bien des misères elles retrouveront la Maison de la rue Villeneuve en 1811, et c'est le percement de la rue d'Alsace-Lorraine qui les feront déménager vers la rue des Récollets, près du "Refuge". Sont-elles par la suite devenues les pensionnaires de la section de "préservation" après la guerre de 1914-1918 où je perds leurs traces ? Encore une question sans réponse.

D'autres maîtresses de dentelles ont tenté leur chance à Toulouse.

A cette époque, on était préoccupé de donner de l'occupation aux pauvres des hôpitaux. Dans les registres de l'Hôpital de La Grave, j'ai trouvé ces textes :

"Le 9 septembre 1681, se présente une femme qui apprendra aux filles, à l'hôpital, à faire de la dentelle plate... elle fera travailler 10 filles..."

"... une autre proposition de la femme Vincent ..."

puis une autre *"d'une faiseuse de points de dentelle qui offre d'apprendre à 50 filles de l'hôpital, pendant 5 ans le Point de France... 1^{er} avril 1682"*.

C'est Marie de Tiny, *"l'une des ouvrières de la Manufacture Royale du Point de France de la ville de Paris"* qui signe le contrat avec le Syndic de l'Hôpital Général Saint-

Joseph de La Grave à Toulouse. Elle *"apprendra à 30 filles de l'Hôpital toutes sortes de dentelles de Point de France et Passements rebrodés façon de Venise et autres ayant cour."*

Le contrat de plusieurs pages de registre est signé pour quatre années et demie le 15 avril 1682. Il a été probablement reconduit mais je n'ai trouvé que la proposition, le 23 juillet 1686, d'un Monsieur Pujol disant : *"qu'il serait nécessaire de délibérer si on doit renouveler le travail ou non"*.

Y-a-t-il eu, antérieurement à ces deux centres de dentelles une autre tentative ?

Marie de Daffis, sœur de l'évêque de Lombez, fonde l'Institution des Sœurs de Saint-Benoît pour enseigner aux filles pauvres les ouvrages d'aiguille, de broderies et autres techniques avec l'assistance de Marie Lacan, "anglaise" de nation, vers 1615-1630. Je n'ai pas de textes pour étayer cette thèse, seulement des photos, envoyées par un chercheur de ma connaissance.

Dans *l'Histoire de Toulouse*, Henri Ramet parle des religieuses de Notre-Dame, ordre de Saint-Benoît, fondé à Bordeaux en 1606, établi en 1623, rue Pharaon ou rue du Sac. Henri Nux les mentionne au couvent des dames de la Porte, là où seront installées les Orphelines à la Révolution...

Ces affirmations demandent à être, bien sûr, vérifiées.

Le XVIIIème siècle ne nous a pas fourni de documents, mais nous savons que de nombreux ouvriers existent dans la ville, dans les maisons religieuses, les hospices, les maisons de Charité, les écoles. On y parle beaucoup d'apprentissage, de travaux de broderies, on écrit même (je cite) : *"qu'elles font une concurrence néfaste, pour les ouvrières extérieures..."*. Dans certaines régions de France, le terme de "brodeuse" est plus couramment employé que celui de "dentellière" ; si c'était le cas à Toulouse nous pourrions penser à une continuité de l'apprentissage.

En 1853, la Supérieure Générale de la Congrégation de la Sainte Famille d'Amiens accompagne trois de ses religieuses à Toulouse. L'une d'elles sera chargée d'établir et de diriger une école pour les petites filles pauvres du quartier des Minimes (voyage raconté par Marc Miguet, dans la "Petite Bibliothèque n° 86" des Amis des Archives).

En 1864, dix ans après, Suzanne Paillet entre au noviciat ; elle a 31 ans, elle vient de Cramponne en Haute-Loire et selon les archives de la communauté, elle est maîtresse de dentelles. Sans doute est-elle chargée de l'atelier-ouvroir de l'école, et enseigne-t-elle ce qu'elle sait ?

En 1865, à l'exposition des Beaux-Arts et de l'Industrie de Toulouse, qui se tient cette année-là dans l'église des Jacobins, libérée des militaires qui l'occupaient depuis la Révolution, Suzanne Paillet qui est devenue Sœur Marie-Arsène, présente une de ses élèves, Bertrandine Falquet, qui reçoit une médaille de Bronze pour "une guipure noire aux fuseaux non terminée mais très belle". Et voilà la suite, mais ce n'est pas tout : *"le jury s'est rendu à cet établissement, il a vu avec un vif intérêt de nombreuses jeunes filles de l'âge de huit ans à quinze ans travaillant à des points doubles, à des valenciennes, des guipures, sous l'intelligente direction de la Sœur Marie-Arsène, qui depuis 6 mois qu'elle a eu*

l'heureuse idée de réunir autour d'elle 25 à 30 jeunes filles a obtenu des résultats qui dépassent toute attente.... Le mérite de cette modeste Sœur est d'autant plus grand qu'elle dispose elle-même les dessins, les pique, les patronne, et que possédant à un haut degré la science de la dentelle, elle peut donner à cette industrie toute nouvelle pour notre ville une importance considérable."

La médaille d'argent de l'Exposition vient récompenser ce travail.

Il y a eu dans l'école des expositions des travaux d'élèves jusqu'en 1869, une loterie a rapporté 45 F pour une guipure.

Mais après la Guerre de 1870 plus rien, le couvent a été transformé en Hôpital militaire, Sœur Marie-Arsène est morte en 1871 ; elle n'avait que 38 ans.

Dans sa communauté on l'a presque oubliée.

Pourquoi oublie-t-on la dentelle et celles qui la font ?

La Mode passe.

Et c'est dans la Mode que nous allons poursuivre.

Cette même année 1865, il y a à Toulouse de nombreux marchands de dentelle et de guipures ; j'en ai compté 17 dans l'annuaire de l'année. Dans le catalogue de l'Exposition trois sont distingués pour la beauté de leur vitrine :

Monsieur Jules Huc, rue des Marchands, a remporté la Médaille d'or pour ses robes brodées, ses dentelles viennent de fabriques établies dans le Calvados.

La vitrine de Monsieur Lapersonne, "*est resplandissante de belles soieries de Lyon, de dentelles de Bruxelles, de Chantilly... Ses dentelles sont réalisées par ses soins, dessins exclusifs faits à Paris ou au Puy, exécutées dans ses ateliers ; mais est-ce à Toulouse, je n'en ai pas acquis la certitude*".

La vitrine de Monsieur Salvat regorge de Points d'Angleterre, de Venise, d'Alençon, de guipures en forme de pointes, de volants, de pélerines et de manteaux. Deux fois par an, Monsieur Salvat part en voyage à travers la France du Nord, la Belgique, les Vosges... Il fait son marché de dentelles, pour approvisionner son magasin ; son arrière petit-fils possède ses carnets de comptes qu'il a bien voulu nous montrer. Monsieur Salvat a aussi présenté une dentelle de son invention, qu'il nomme "dentelle africaine" où il a entremêlé des fils d'or et son "manteau impérial" remarquable d'ampleur, de finesse et de grâce.

Revenons à notre livre, cité au début de notre intervention. Monsieur Espinasse ne connaît pas de dentellières à Toulouse mais il nous parle d'une catégorie d'ouvrières qui en sont les plus proches ; il s'agit des raccommodeuses de dentelles "*expertes à réparer les dentelles de Valenciennes ainsi que les Points d'Alençon, d'Angleterre, d'Argentan, de Chantilly*". Il précise que le travail est difficile, que l'apprentissage dure trois ans et qu'il y a peu d'apprenties. Elles gagnent 2 à 3 F par jour... Le salaire annuel peut aller de 400 à 650 F. Il est beaucoup plus élevé que celui des ouvrières à l'aiguille. Pour exécuter ce travail délicat il fallait bien des ouvrières connaissant les techniques de la dentelle. D'où venaient-elles ? Orphelines sorties des orphelinats, élèves des ouvriers de Marie-Arsène ? Nul ne le sait.

Une chose est sûre, en tout cas, au début de notre siècle, il existait bel et bien des dentellières à Toulouse.

Les dentellières d'aujourd'hui, celles de Toulouse, en recourant à la teinture de la soie au pastel, en recherchant leur inspiration dans le patrimoine toulousain font revivre le passé de notre ville. Elles s'inscrivent par là même tout naturellement dans l'histoire et contribuent à enrichir le patrimoine artistique de notre cité.

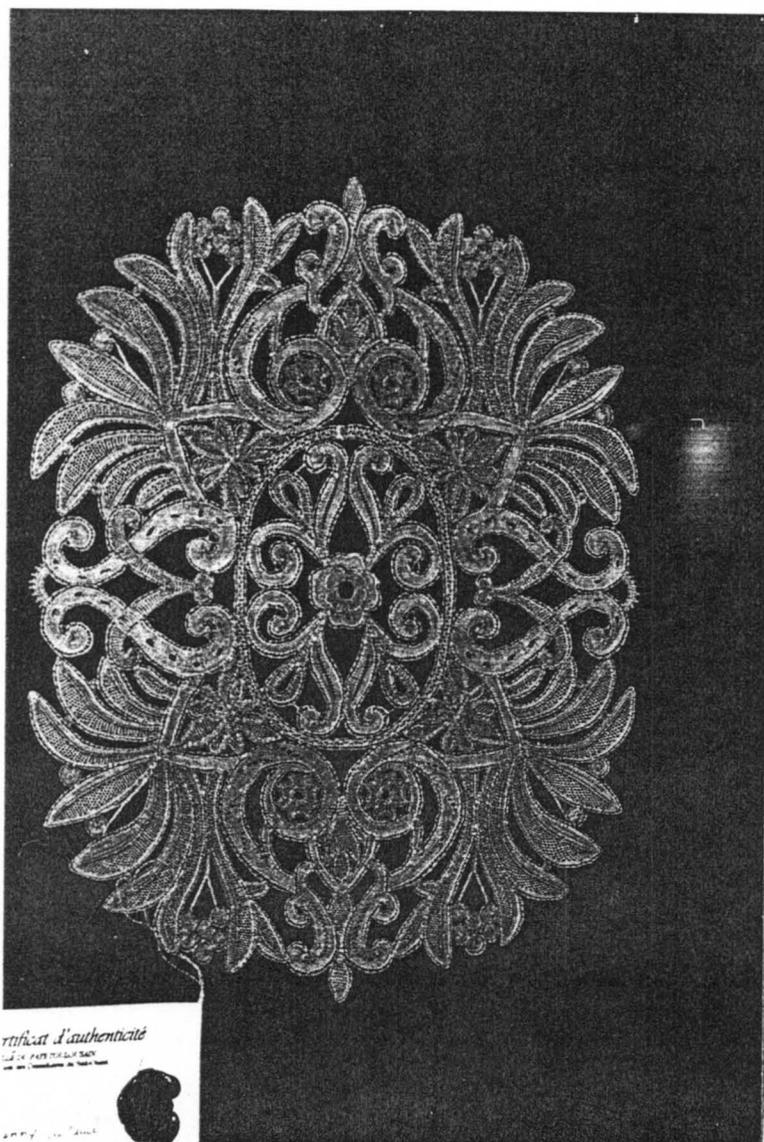
Sources de mes recherches

- *Ouvrières à l'aiguille à Toulouse*, par R. Espinasse, 1907, éd. Privat. ADHG In-8° 1209
- **Fonds de l'hôpital des Orphelines de Toulouse.** ADHG 231 H
- **Registre de délibérations des Capitouls.** AMT BB 40, f° 278
- **Archives de La Grave.** ADHG HG 613
- *Les Hospices civils de Toulouse au XIVe siècle* : thèse Ecole des Chartes. ADHG Wms 350
- **Annuaire de la Haute-Garonne.** AMT
- *Contribution à l'étude d'une histoire de l'éducation féminine à Toulouse de 1830 à 1900*, Germaine Bourgade. Publication de l'Université de Toulouse-Le Mirail, 1980, série A, tome 43
- **Archives de la Congrégation de la Sainte Famille d'Amiens**
- **Catalogues et Journal illustré de l'exposition des Beaux-Arts et de l'Industrie**, 15 juin-15 septembre. BMT, Musée des Toulousains de Toulouse
- *Histoire des premiers grands magasins de Toulouse 1850-1939*. Mémoire présenté par Serge Capel, année universitaire 94-95
- **Catalogues RES.** BMT BXIX III
- **Illustration du Midi 1865**

Geneviève MOULIN



Médaille de bronze obtenue par une dentellière toulousaine, Bertrandine Falquet, lors de l'Exposition de Beaux-Arts et de l'Industrie de Toulouse, en 1865.



Ouvrage réalisé par les "dentellières du Sud-Ouest",
teinté de couleur pastel, présenté à l'Espace Bonnefoy
lors de l'exposition "Dentelles d'hier et d'aujourd'hui".

